

l'Intépid

AVENTURES · VOYAGES · EXPLORATIONS

PUBLICATIONS OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy, PARIS. ♦ Abonnem^t { Paris } Départ^s { Étranger } par An.
3 fr. } 3 fr.50 } 5 fr. }

FACE A FACE AVEC LA MORT



Mais la grande corne de Kabul l'atteignait déjà... (Voir page 3.)

Georges OFFENSTADT, Directeur.



Face à face avec la mort.



I

L'AMBITION DE RONALD NORTHLAND

— Allons, ouste ! déguerpissez d'ici, gosse !
 Ronald Northland leva les yeux sur celui qui lui parlait ainsi — un homme de haute taille coiffé d'une casquette à visière et revêtu d'une livrée, mais ne fit pas le moindre geste pour obéir à l'ordre reçu.
 — Allez-vous-en ! vous dis-je. Vous n'avez rien à voir par ici
 Et, cette fois, une certaine menace se percevait dans la voix bien timbrée.
 — Mais si, j'ai quelque chose à y voir, répliqua bravement Ronald. Je désirerais obtenir une place de gardien dans ce jardin zoologique.
 — Une place de gardien dans ce jardin zoologique ? répéta l'homme en riant bruyamment. En voilà une bonne ! Quoi, même, vous êtes trop jeune... avez à peine treize ans, je parie.
 — J'aurai quinze ans le mois prochain, quoique je sois petit pour mon âge.

Ronald se sentait davantage à son aise depuis que l'homme avait ri et ses genoux ne tremblaient plus autant. Il regardait son interlocuteur avec une lueur d'espoir dans le regard.
 — Ça ne fait rien, vous êtes quand même trop jeune, reprit ce dernier. En outre, ce n'est point un jardin zoologique que vous voyez là ; c'est la ménagerie particulière de lord Francote.
 — Oh ! je le sais, répondit vivement Ronald.
 — Ah ! vous le savez ? Et le ton de l'homme gardait sa sévérité ; toutefois il se remit à sourire. En tout cas, je me demande comment vous avez pu vous faufiler aussi loin sans être arrêté en chemin. Quoi ! il doit y avoir au moins un mille d'ici à la barrière... Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

On entendait dans le lointain des éclats de voix humaine auxquels se mêlaient des glapissements d'animal. Le gardien en chef oublia instantanément Ronald et s'élança dans la direction du tumulte, tandis que l'adolescent qui grillait de curiosité se précipitait sur ses talons.
 En contournant un coude de l'avenue, ils aperçurent un énorme sanglier galopant ventre à terre vers eux, ses défenses étincelaient sous le soleil matinal ; à une centaine de mètres derrière lui couraient trois ou quatre gardiens ; mais comme ils étaient chargés de cordes et d'un grand filet, ils ne pouvaient aller aussi vite que la bête échappée.
 Soudain, le gardien en chef remarqua la présence du garçonnet et tourna vers lui un visage surpris.
 — Eloignez-vous ! cette bête est dangereuse ! lui dit-il d'une voix haletante.

Puis, comme il parlait, son pied buta contre une pierre et il s'écala.
 Le sanglier n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Des deux coins de sa gueule tombait l'écume causée par sa rage ; il allait, la tête baissée, prêt à fondre sur l'ennemi gisant sur sa route.

Ronald n'avait qu'une seconde pour réfléchir, mais il sut utilement l'employer.
 S'élançant tout droit vers l'animal furieux, il lui administra un vigoureux coup de pied sur le nez.
 Cet obstacle imprévu arrêta la course du sanglier ; il poussa un gémissement et resta un instant immobile ; puis, il se précipita vers son nouvel adversaire, les yeux étincelants de fureur.
 Ronald s'empressa de fuir vers les gardiens en course, le sanglier sur les talons. Quelle ne fut pas son horreur de voir les hommes s'arrêter net en le voyant accourir vers eux ! Il lui semblait déjà sentir les terribles défenses de la bête pénétrer dans ses chairs. Mais les gardiens savaient ce qu'ils faisaient. Deux d'entre eux déplièrent en hâte le filet et le tendirent en travers de l'allée, tandis que les autres déroulaient leurs cordes.

— Sautez par-dessus le filet ! Sautez par-dessus le filet ! s'écrièrent-ils.
 Ronald comprit.
 Rassemblant ses dernières forces, le jeune garçon bondit par-dessus le filet pour aller atterrir sur l'herbe bordant l'avenue, brisé, pantelant, étourdi par cette course folle pour sauver sa vie. Un moment après, le sanglier était de nouveau captif.

Ce fut le gardien en chef lui-même, peu affecté par sa chute, qui aida Ronald à se relever.

— Fiston, lui dit-il, nous avons toujours un emploi de vacant pour un garçon aussi brave que vous. Mais les gardiens doivent commencer par n'être que des aides. Si cela ne vous fait rien de débiter aussi modestement, je suis tout disposé à vous mettre au courant de la besogne.

Tout en se dirigeant ensemble vers le confortable pavillon du gardien en chef, Ronald raconta à son nouvel ami comment il s'était trouvé abandonné de tous et sans sou ni maille par suite de la mort de ses parents survenue dans un accident de chemin de fer et comment, en cherchant à se débrouiller pour gagner sa vie, l'idée lui était venue d'essayer d'entrer dans quelque endroit où il aurait à s'occuper des animaux. Et, ayant entendu parler de la ménagerie privée de lord Francote, il était venu à pied de Manchester pour voir si on ne consentirait pas à l'y employer. Il confia en outre au brave homme que son vœu le plus cher était de devenir explorateur et trappeur d'animaux sauvages dans quelques parties peu connues du globe.

II

DANS LE REPAIRE D'UNE BÊTE FAUVE

Durant les mois qui suivirent son aventure avec le sanglier, Ronald devint plus savant sur la vie des animaux qu'il avait jamais rêvé de le devenir. Il apprit qu'en vaquant à ses occupations autour d'eux, il devait toujours agir avec des mouvements doux et lents, mais déterminés, sauf dans le cas d'attaque de leur part où il convenait d'être aussi prompt d'action que de pensée.

Il acquit la conviction que très peu d'animaux restent réfractaires à la bonté et que la bonne humeur et la patience sont les meilleurs agents de réussite avec les animaux comme avec les hommes. Il apprit à garder ses oreilles et ses yeux constamment ouverts, mais à tenir la bouche fermée.

Mais il apprit surtout à redouter les visites du fils de lord Francote, l'Honorable (1) Cyrille, garçon gâté, de son âge environ, dont le plus grand plaisir consistait à tourmenter les animaux. L'affaire du sanglier échappé, grâce à laquelle le gardien en chef s'était trouvé à deux doigts de la mort, avait été le résultat d'une des escapades du jeune Cyrille, de sorte que Ronald avait appris dès son entrée en fonctions à se méfier de ses tours.

Aucun animal n'était à l'abri des attentions de l'Honorable Cyrille tant qu'il voyait entre eux deux de solides barreaux susceptibles de le protéger contre la colère de sa victime ; et les gardiens, qui le détestaient cordialement, affirmaient qu'il passait la nuit à rêver des nouveaux tourments qu'il pourrait bien infliger le lendemain aux malheureuses bêtes confiées à leurs soins.

Une ou deux fois, Ronald l'avait attrapé en flagrant délit et ne s'était point gêné pour lui administrer une bonne correction.

Cyrille s'était bien gardé d'aller se plaindre de Ronald au gardien en chef ou à son père, lord Francote, mais il s'était promis dans son for intérieur de se venger et avait médité longuement sur le moyen d'y mieux parvenir : peu lui importait d'avoir recours à la ruse et d'agir comme un poltron.

Une partie de la tâche réservée à Ronald comportait le nettoyage des lieux où dormaient les pachydermes, ainsi que sont désignés les rhinocéros, les hippopotames et les éléphants à cause de l'épaisseur de leur peau. Pour ce faire, il lui fallait d'abord persuader à chaque animal de sortir de son gîte pour le faire entrer dans l'espace restant de la cage et fermer la porte de la séparation en fer afin de rester isolé de la bête dont il nettoyait le logis. Cette porte de la séparation divisant le repaire nocturne des animaux du restant de leur cage ne pouvait être actionnée que d'une galerie faisant le tour de chaque cage et placée à une hauteur ne pouvant être atteinte même par le plus grand des occupants de la ménagerie. Ces galeries communiquaient toutes les unes avec les autres, depuis l'immense demeure réservée à l'éléphant jusqu'à celle du rhinocéros.

Certain matin, Ronald procédait paisiblement selon sa coutume à la toilette de l'habitant de Kabul, le rhinocéros indien. Après avoir manœuvré de la galerie la porte destinée à isoler la bête, il avait descendu l'étroit escalier de fer et s'était mis au travail. Derrière lui, il entendit soudain craquer la séparation.

(1). En Angleterre, le fils aîné d'un lord porte le titre d'« honorable ».

— C'est bon, Kabul; espèce de paresseux, attendez encore un instant; je finis, et vous pourrez retourner dormir, dit-il.
Et, ce disant, il tourna la tête — pour se trouver devant le rhinocéros.

Quelqu'un avait ouvert la porte et l'immense animal était entré!
Un rire moqueur émanant de la galerie fit comprendre à Ronald qui avait fait le coup.

— Qui est roulé à présent? s'écria l'Honorable Cyrille en refermant avec fracas la porte de la séparation.

Ronald et Kabul étaient certes bons amis, autant, en tout cas, qu'on peut être ami avec un rhinocéros, et le jeune garçon ne croyait pas l'animal capable d'intentionnellement le blesser tant qu'il resterait tranquille. Néanmoins, l'humeur de Kabul était souvent baroque et il valait mieux éviter d'appeler au secours, de crainte de l'énerver. Donc, après avoir frotté amicalement les oreilles du monstre, Ronald se glissa furtivement et rapidement jusqu'à l'escalier menant à la galerie. Il l'escalada — mais rencontra au faite pour lui barrer l'accès dans la galerie les poings résolus de Cyrille.

— Retournez voir l'autre bête, espèce de chien! lui cria-t-il d'un ton railleur en saisissant Ronald par l'épaule d'une main vigoureuse afin de le jeter en bas.

Mais Ronald se défendait bravement en appelant au secours à tue-tête. Furieux de voir l'inutilité de ses efforts pour faire dégringoler son adversaire dans la cage qu'il venait de quitter, Cyrille concentra toutes ses forces pour lui appliquer un coup plus violent que les précédents. Ce faisant, il perdit pied, glissa, tenta de se retenir, glissa encore et tomba finalement sur le dos même de Kabul.

La position de Cyrille était extrêmement périlleuse. Déjà agité par tout ce tumulte, l'animal en sentant son fardeau devint absolument

furieux et se prit à bondir et à se démener tant et plus pour faire tomber sa charge. Si Cyrille ne parvenait à maintenir son équilibre, c'en serait fait de lui.

Saisissant une fourche servant à jeter le foin dans les râteliers, Ronald dégringola les marches avec la rapidité de l'éclair et, au même instant le gardien en chef, armé d'un fouet, s'élançait vers la séparation.

— Tenez bon! cria-t-il à Cyrille.

Mais ce dernier presque mort de peur ne pouvait obéir au commandement: il glissa à terre. Ronald ne put retenir un cri rauque d'horreur; mais le fouet du gardien claqua et sa mèche vint piquer Cyrille çà et là. Ainsi stimulé, il se releva au moment même où Kabul se précipitait sur lui.

— Sautez! hurla le gardien en chef.

Et Cyrille bondit vers la séparation. Mais la grande corne de Kabul l'atteignait déjà alors qu'il se débattait encore pour franchir la muraille de fer. Ronald comprit qu'il serait perdu s'il n'intervenait pas et, tendant le bras le plus possible il piqua de sa fourche le cou du rhinocéros. Avec un rugissement de douleur et de rage, celui-ci tourna instantanément sa fureur vers le nouvel ennemi; mais Ronald fort agile se trouva hors de son atteinte en moins d'une seconde en s'élançant au haut de son escalier, et, avant que le monstre déçu eût eu le temps de reporter sa rage vers la proie abandonnée, Cyrille franchissait la séparation pour retomber sain et sauf de l'autre côté.

Cyrille s'est corrigé depuis cette aventure; néanmoins, il ne se sent jamais complètement à son aise en présence de Ronald Northlanp, devenu explorateur fameux et collaborateur du vieux lord Francote, le célèbre naturaliste.

ERNEST-H. ROBINSON.

LES MŒURS BIZARRES DES ANIMAUX

LE CASTOR

Le chasseur européen a traité la pauvre bête avec une imprévoyante barbarie en la chassant sans trêve pour s'emparer de sa fourrure. La nature a doué le castor d'une magnifique trueller (queue écaillée), d'une double seie



(paire de dents incisives), elle l'avait pourvu de mains comme l'homme (pattes de devant), le tout pour en faire un ingénieur des ponts et chaussées de première classe. Le castor de France, qui devient extrêmement rare, habite les rives du Rhône, celles du Candan et de quelques affluents du grand fleuve. Son terrier, qu'il construit sur la berge de la rivière, représente assez exactement une maison à trois étages, avec cave et grenier. La porte principale de l'établissement se trouve placée sous l'eau; le propriétaire l'a disposé ainsi pour que ses voisins, dont il se défie, ne le puissent voir rentrer. L'issue supérieure par laquelle l'habitation prend l'air est bâtie en forme de cheminée; elle est interdite à la circulation et s'ouvre sous quelque roche ou le

tronc d'un vieux saule. Les trois étages communiquent entre eux par un escalier creusé dans le sol et tapissé de feuillages; l'appartement du milieu, celui qui sert de salon et de chambre à coucher, est mieux meublé que les autres; il est parqueté de menus branchages, le lit est confortable. La chambre la plus basse sert de salle à manger; la plus élevée se change en salon quand l'inondation force ce maître du logis à déserrer les étages inférieurs.

Quelquefois hélas! l'habitation tout entière est noyée par le fleau. Alors, l'infortuné castor, forcé de déguerpir, va demander un asile aux piles de bois que le fleuve furibond n'a pas encore dérobées à ses rives. Dépaysé, démoralisé, flottant parfois à l'aventure sur un mince radeau, il ne tarde pas à oublier les principes de la prudence. De nombreux ennemis sont à sa poursuite; il est surpris et mis à mort.

UN MATCH SENSATIONNEL



Mirza, une gracieuse levrette, avait hérité d'un superbe et délectable os à moelle dont elle avait l'intention bien arrêtée de ne se défaire à aucun prix. Mais quand « Foot-ball », son ami le bull, lui proposa un match de vitesse sur un terrain à sa convenance et dont l'os qu'il guignait serait l'enjeu, cette proposition parut si plaisante à la levrette, taillée pour la course, qu'elle accepta sans hésiter, avec l'ensée de se payer la tête de son ami.



Le malin Foot-ball avait son idée en se réservant le choix du terrain et le fit bien voir en adoptant un terrain dont la pente était fortement inclinée. Au signal convenu, les deux cabots prirent leur élan avec un ensemble parfait, mais la levrette, avantagée par de longues pattes, d'un seul bond s'était placée en tête et au train qu'elle menait il était évident qu'elle avait toutes chances de gagner la course... Mais elle avait compté sans le « bull... ».



Celui-ci, malin comme un singe, se pelotonna sur lui-même et roulé en boule dévala la pente, de par l'impulsion donnée à une allure vertigineuse. Qui fut formidablement épatée en voyant passer à côté d'elle Foot-ball transformé en boulet et roulant avec la rapidité d'un bolide? c'est Mirza... Vainement elle essaya de mettre de l'avance à l'allumage et s'allongea ainsi qu'un morceau d'élastique pour regagner son avance et rattraper le bull-dog; ce fut en pure perte...



Ce dernier passa triomphalement le poteau d'arrivée, gagnant Mirza dépitée d'une vingtaine de longueurs. Loyalement la levrette qui ne pouvait dissimuler son épatement s'inclina devant Foot-ball, son vainqueur, et lui abandonnant, non sans regret, l'os, en jeu de ce match qu'elle se croyait cependant certaine de gagner. Et pour se consoler, elle pensait en voyant son ami s'y aiguïser les dents. « C'est encore heureux que j'ai eu la bonne précaution de m'en offrir préalablement la moelle! »